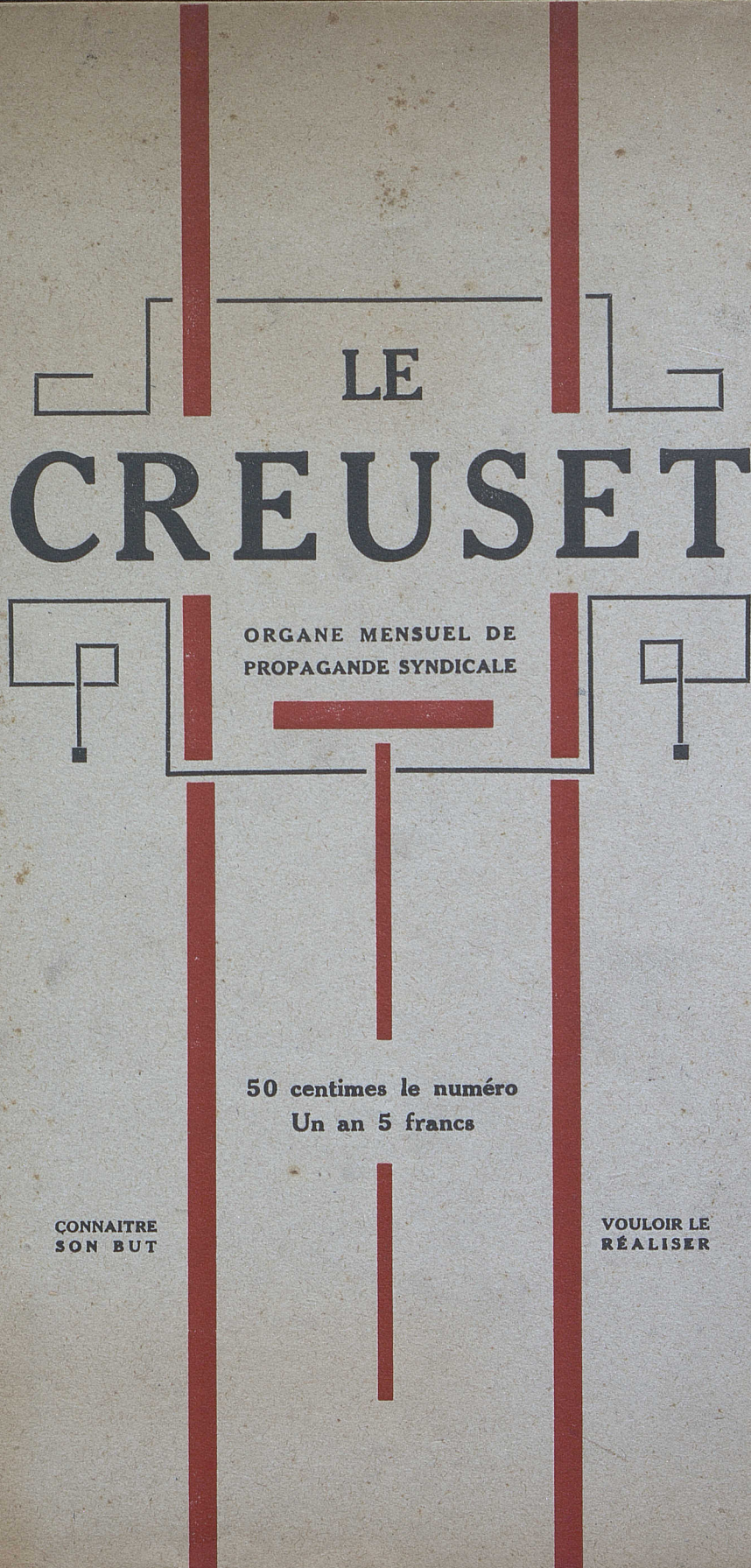




LE CREUSET

ORGANE MENSUEL DE
PROPAGANDE SYNDICALE

50 centimes le numéro
Un an 5 francs

CONNAITRE
SON BUT

VOULOIR LE
RÉALISER

LE CREUSET

Bulletin Mensuel de Propagande Syndicale

Rédaction et Administration Jean DE BOE. « Le Creuset », 23, place Saint-Géry. Bruxelles
Les articles n'engagent que leurs auteurs.

Sommaire :

Perspectives (p. 129); Vers plus d'équité (p. 131); Coin du Morticole (p. 132); Sous le masque de la démocratie (p. 133); Nécrologie (p. 134); Le Pèlerin de Moscou (p. 135); Paix industrielle (p. 138); Le mensonge fordiste (p. 138); Coin des Jeunes (p. 139); Chronique Liégeoise (p. 140); Notre Coopérative (p. 140); La science au service de la Guerre (p. 141); Notre Concours d'Abonnements (p. 143); La Poubelle (p. 144).

PERSPECTIVES

Depuis des années déjà s'est ouverte une crise dans l'économie européenne. Ni les trusts, ni les consortiums, ni les barrières douanières n'ont réussi à en retarder l'évolution. Au contraire, celle-ci accélère rapidement son rythme, au point d'effrayer les plus optimistes rêveurs. Les économistes de toute école se démènent pour établir un peu d'équilibre, quand celui-ci ne serait que momentané; mais leurs barrières théoriques ne semblent pas devoir résister longtemps à la pression du capitalisme incohérent.

Et le mal s'aggrave sans cesse : l'Europe se laisse de plus en plus distancer par l'Amérique, qui lui ferme peu à peu son marché, tandis qu'il accapare irrésistiblement celui du vieux continent. De même, d'autres continents, autrefois tributaires de notre industrie et de notre commerce, s'émancipent à leur tour de notre tutelle économique en organisant leur industrie propre. En outre, l'Europe se voit refoulée des marchés extérieurs parce que ses prix ne peuvent supporter la concurrence yankee. La guerre a accentué ce décalage au profit des Etats-Unis, par le double jeu de l'auto-destruction et

du formidable poids des dettes européennes. Les conséquences sont déjà très sensibles pour certains pays européens et, surtout pour certaines industries. Dans son ensemble l'Europe ploie sous la charge d'une dizaine de millions de chômeurs; l'Angleterre, seule, intervenant dans ce nombre avec plus de deux millions de travailleurs immobilisés.

Indépendamment du danger qu'il peut y avoir pour un régime social de réduire ainsi à la déchéance et à la misère une semblable armée de travailleurs et leurs familles, il y a le manque à gagner pour les chefs d'entreprises industrielles, commerciales ou bancaires.

C'est l'Angleterre qui semble être la plus atteinte. Par un paradoxe ironique, c'est l'état florissant de ses finances qui l'infériorise dans sa lutte pour les marchés; alors que d'autres pays tirent avantage de leur infériorité fiduciaire. Inégalité tout à fait provisoire cependant, puisque les indices respectifs de chaque pays montent irrésistiblement vers le niveau mondial, et, lorsque celui-ci sera atteint, la crise s'en trouvera encore aggravée.

Y a-t-il un remède à cette situation ?

Non. Les contradictions inhérentes à la production capitaliste sont sans solution. La régularisation par le moyen de cartels de vente et de fabrication; la réglementation des mouvements financiers, peuvent retarder la course à l'abîme; mais il faudrait pousser la régularisation de la production et de la consommation jusque dans ses extrêmes conséquences logiques, et, en ce cas, instituer un régime socialiste, pour trouver le remède définitif. N'espérons pas que nos « hommes d'affaires » se tournent de ce côté. C'est dans le cadre de notre belle société que chaque nation entend trouver une détente à la crise dont elle souffre.

Les hommes d'Etat qui discutent actuellement à La Haye la réglementation des dettes selon le plan Owen Young, soulèvent, bien malgré eux peut-être, les fondements mêmes d'une économie rationnelle, forcément internationale — n'ont-ils pas fait allusion déjà à des Etats-Unis d'Europe — et cependant ils ne défendent en réalité qu'une politique cyniquement nationale. Chacun d'eux se barricade dans son domaine propre et croit se sauver en dépouillant ou en laissant dépouiller ses voisins. Vains efforts de naufragés qui veulent se survivre. La tentative de La Haye ne pourra donner aucun résultat pratique; car l'objectif de ceux qui y sont rassemblés n'est pas de solutionner un problème général, mais bien de soustraire aux conséquences d'une trop lourde créance des intérêts particuliers.

Parmi les remèdes à la crise qui sont le plus préconisés et qui rencontrent le plus d'échos dans tous les milieux, il convient de citer la refonte de notre vieille industrie sur des bases rationnelles. La rationalisation est la panacée qui doit

rendre à l'Europe décadente sa vigueur d'autrefois.

Si l'on se place au point de vue du système capitaliste, il est certain que la rationalisation d'une industrie donnée peut lui permettre de conserver ses débouchés et même d'en conquérir de nouveaux. L'Allemagne, qui de tous les pays européens fait en ce sens le plus grand effort, le prouve par la marche ascendante de son commerce extérieur, mais au prix de quelle misère pour son prolétariat. Pour certaines nations, la crise pourrait donc se résoudre par la rationalisation, mais... au profit des capitalistes seulement. Car, pour notre Europe surpeuplée, même si l'on augmentait sensiblement la capacité de consommation des travailleurs, la réorganisation industrielle entraînerait une aggravation du chômage. Mais on ne rationalise pas toutes les industries d'un pays en quelques années, même avec la bonne volonté des industriels. Nous ne verrons donc pas de sitôt appliquer chez nous les théories de Taylor ou de Ford. Nos producteurs, au contraire, aidés par nos gouvernements, tenteront d'abaisser les prix de revient en épuisant davantage les travailleurs, en réduisant les salaires et en pesant sur le marché intérieur pour pouvoir exporter à de meilleures conditions.

Mais tout cela ne résoudrait pas la « crise ». Celle-ci s'énonce ainsi : La production mondiale s'accroît beaucoup plus rapidement que la consommation. Les marchés regorgent, alors qu'il n'y a pas d'acheteurs. Pour qu'il y ait équilibre il faudrait qu'il y ait équivalence entre la valeur production et la valeur consommation et, dans ce cas, il n'y aurait point de prélèvement capitaliste. Le capitalisme existant, il y a une part, toujours plus grande, qui est soustraite à la circulation, donc à la consommation et qui fait l'enri-

chissement des individus au détriment des collectivités. Plus les individus s'enrichissent, plus les collectivités s'appauvrissent. Donc le capitalisme se développant, c'est le déséquilibre de plus en plus grand de l'économie sociale : c'est la crise.

L'Europe, qui tirait autrefois beaucoup de profits des pays non ou insuffisamment industrialisés : les Balkans, la Russie, les Indes, le Japon, la Chine, l'Afrique du Nord et du Sud, l'Amérique du Sud et même les Etats-Unis, voit se fermer tous ces marchés d'écoulement, soit que ces pays se soient créés une industrie nationale, soit qu'un concurrent mieux armé, les Etats-Unis, les supplante. Pour les principaux pays exportateurs d'Europe, la balance commerciale est de plus en plus déficitaire. Nous entrons dans la période du désastre. Après avoir colonisé le monde, l'Europe est colonisée à son tour. L'Américain, qui a un excédent formidable de capitaux — que nous lui fournissons d'ailleurs — ne se contente pas de nous imposer sa marchandise alors que la nôtre reste en souffrance, mais il vient installer chez nous des filiales de ses grosses firmes, ou encore étouffe nos industries existantes ou bien les rachète et en draine les bénéfices qu'il place chez lui. Ce sera le marasme, et on ne peut en prévoir toutes les conséquences.

Notre industrie du Livre sera atteinte par contre-coup. Il y a une étroite interdépendance entre toutes les branches de l'activité, chacune d'elles détermine le rythme de l'autre. Sachons ne pas nous dissimuler le danger et prendre à temps les mesures de protection nécessaires, en nous inspirant cependant toujours de cette vérité :

Qu'il n'est qu'une sauvegarde véritable pour la classe ouvrière, c'est l'abolition du régime capitaliste.

QUERCUS

Vers plus d'équité

Dans notre dernier numéro nous commentons un article du confr. Boëmer paru dans la *Fédération Typographique*. Notre camarade attirait l'attention des fédérés sur la répartition vicieuse des voix dans nos congrès fédéraux, où la minorité écrase pratiquement la majorité.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les effectifs de nos 31 sections et de les comparer avec leur pouvoir de vote pour s'apercevoir de l'injustice de la répartition. Sur les 6,423 membres de la Fédération Typographique, Bruxelles, seule, en compte 3,113, c'est-à-dire près de la moitié, alors qu'elle n'a que 15 voix sur 70. Cette moitié de l'effectif total est mise en minorité par 17 sections groupant ensemble 319 membres, c'est-à-dire un vingtième de l'effectif, jouissant de 17 voix.

Lors du Congrès national de 1927, notre section avait proposé un système un « peu » plus équitable en libellant l'art. 23 des Statuts fédéraux comme suit :

« Chaque section est représentée par un ou plusieurs délégués. Les voix accordées aux sections s'établissent comme suit :

» 1 voix jusqu'à 100 membres effectifs, plus une voix supplémentaire pour chaque fraction de 100 membres effectifs. »

Cette disposition eût constitué un encouragement pour les fortes sections, principalement pour Bruxelles. Mais le secrétaire fédéral vit là une menace pour les très gros intérêts matériels que lui confère son poste, et il mit tout en œuvre pour la faire échouer, lui substituant une proposition moindre qui fut évidemment adoptée contre la nôtre.

Quand on doit entraver la marche d'une organisation avec de pareils procédés, on s'expose évidemment à de cruelles surprises, car la raison et le bon sens finissent toujours par bousculer l'arbitraire et l'intérêt personnel. C'est l'avenir qui décidera.

J.

N'oubliez pas le concours d'abonnements

Le Coin du Morticole

Procréation consciente

La presse bien pensante exhale régulièrement des lamentations intéressées sur la diminution constante des naissances. Il s'agit d'un phénomène général atteignant tous les peuples dits civilisés, et l'on ne peut plus actuellement donner en exemple maints pays cités avant-guerre pour leur natalité élevée, mais que les circonstances présentes ont amené au diapason des autres.

La bourgeoisie et ses prêtres, tout en évitant de donner le bon exemple, redoute, par ce fait, l'amointrissement de l'armée du travail, dont le surnombre lui est nécessaire pour assurer sa main-mise sur la direction du salariat ; elle a aussi besoin de mercenaires les plus nombreux possibles pour défendre ses coffres toujours convoités par les voisins.

Il serait vain de chercher la cause de l'affaiblissement de la natalité dans une diminution du pouvoir créateur de l'homme et de la femme ; il est évident qu'il s'agit d'une restriction consciente des naissances.

Celle-ci était d'ailleurs appliquée par la bourgeoisie depuis longtemps ; le prolétariat, de son côté, ayant acquis une lueur de conscience, l'applique à son tour, talonné par les nécessités de l'existence.

L'insécurité dans laquelle se débat la famille ouvrière, le chômage fréquent, le nombre de plus en plus considérable de ménagères obligées de rentrer à l'usine ou à l'atelier pour subvenir aux besoins élémentaires vitaux, l'aggravation des impôts, la vie chère, la difficulté des logements sont autant de facteurs conditionnant la limitation de la procréation.

Les parents considéraient auparavant tout nouvel enfant comme une force de travail destinée à accroître le bien-être familial ; actuellement, ils voient en lui une bouche de plus à nourrir.

Aussi voit-on se développer le nombre des avortements avec leurs conséquences souvent redoutables, que les lois les plus répressives sont impuis-

santes à enrayer. Elles atteignent d'ailleurs uniquement les pauvres, les riches ayant les moyens de s'entourer des précautions nécessaires.

Si les gouvernants veulent voir s'accroître le nombre des enfants, qu'ils accordent aux travailleurs les moyens nécessaires pour une éducation satisfaisante ; qu'ils enseignent les conditions nécessaires pour créer une descendance vigoureuse et non tarée, de sorte que la procréation soit pour un couple un événement mûrement réfléchi et que chacun ait conscience des responsabilités qu'il assume ; qu'ils activent la lutte contre la mortalité infantile ; qu'ils accordent à la mère et à l'enfant le maximum de protection et de garantie ; que la mère ne se voit pas privée de son salaire par suite de sa maternité, que l'enfant ne soit pas privé de la présence indispensable de sa mère par les nécessités du travail.

Mais ils pensent surtout à des moyens répressifs sinon inquisitoriaux ; d'aucuns voient même l'unique salut dans un retour à la religion, devant l'impossibilité d'imposer une morale civique impérative.

C'est là une déclaration d'impuissance et il est certain que, seule, une organisation sociale où sera réalisée, pour tous, la conquête du pain, pourra lutter efficacement contre la dégénérescence et permettra aux couples harmonieusement unis de procréer suivant les conditions d'une eugénique enseignée à tous, sans ressentir d'angoisse pour l'avenir.

Dr Ch. FONTAINE-VINCENT.

Einstein et la Guerre.

La revue « Die Wahrheit », de Prague, ayant fait une enquête sur le sujet : « Quelle serait votre attitude dans le cas d'une nouvelle guerre ? », Einstein fit cette courageuse réponse :

« En cas de guerre, je refuserais tout service militaire, direct ou indirect, et je m'efforcerais de persuader à mes amis d'en faire autant, sans tenir compte des droits ou des torts quant à l'origine du conflit ».

Où sont nos intellectuels qui souscriront publiquement à ces fières paroles du savant allemand ?

SOUS LE MASQUE DE LA DÉMOCRATIE

A propos d'une manifestation pour la Paix

Malgré la publicité de la presse autour de la journée du 1 août, il ne faudrait pas perdre de vue la répression toujours plus accentuée que le capitalisme entend poursuivre contre tout mouvement d'avant-garde. La répression qui sévit contre cette manifestation a incontestablement dû frapper l'imagination des travailleurs en général et il est peut-être bon de commenter quelque peu l'avertissement qui en découle pour la classe ouvrière.

Quelles étaient donc les raisons que les journaux invoquent pour justifier pareille répression ? La seule, c'est qu'il s'agissait d'une manifestation décidée par l'Internationale communiste ayant son siège à Moscou. Je laisse intentionnellement de côté la manifestation contre la guerre, car il ne peut entrer dans l'esprit de personne qu'il s'agissait de réprimer cela, vu qu'aujourd'hui, du révolutionnaire au plus réactionnaire, du moindre ouvrier au plus grand général, de la petite feuille périodique au plus grand quotidien, proclament leurs sentiments pacifistes sur tous les tons et je suis donc obligé de croire que la répression visait spécialement, comme on dit, « une manifestation dirigée par Moscou ».

En me plaçant du point de vue de la « liberté d'opinion » et des « Droits de l'homme », tant de fois proclamés, je ne sais si, a priori, on fait une différence entre les décisions qui émanent de Moscou, d'Amsterdam ou de Rome. Or, il est certain que toute manifestation, cortège ou autre démonstration, se fait toujours sur l'initiative d'un organisme ou d'un parti et, après ratification, le mot d'ordre exige, par simple discipline, la soumission de tous les adhérents.

Donc entre les méthodes, pas de distinction essentielle entre les partis ; mais les décisions de Moscou sont appelées, par les démocrates, « des ordres » ; par les bourgeois, « des complots » et par la magistrature, « des crimes » contre la sûreté de l'Etat, ils poursuivent tous

le même but : émouvoir par ces mots la crédulité publique, déformer intentionnellement le but de la démonstration pour faire admettre les mesures de répression internationales.

Aussi, peu à peu, tous les journaux, en parlant du 1er août, imprimèrent : « Les troubles décidés et organisés par Moscou pour le 1er août... ». Et ce n'est pas plus difficile. Voilà comment on établit « un crime ».

Tout ceci ne serait qu'une bonne blague, si ce prétexte de maintenir l'« ordre » n'était en réalité le désir de la bourgeoisie d'accroître ses moyens de répression, d'entraîner aux moyens modernes les forces policières à sa solde, d'y habituer les pays et d'introduire graduellement dans les mœurs de la population les méthodes du fascisme capitaliste international.

Les arrestations arbitraires, emprisonnements, expulsions, perquisitions, censure et menaces de mise en disponibilité et débauchement pour les fonctionnaires et ouvriers chômant durant cette journée, nous auront permis d'établir le peu de différence entre nos régimes démocratiques et le fascisme.

Le silence « approbateur » de la presse dite « ouvrière » est un acte abominable que seule la haine pour un concurrent électoral peut expliquer.

L'attitude indifférente des défenseurs de « la Pensée » et des « Droits de l'Homme » qui jadis eurent à subir également cette répression — cependant moindre — n'est explicable aussi que par le fait que nombre d'entre leurs dirigeants sont devenus ministres, députés, conseillers, administrateurs, directeurs, officiers, préfets de police, censeurs ou tout simplement militants rémunérés qui doivent obéissance et silence envers les décisions de ceux aux « ordres » desquels ils sont aujourd'hui. Ce silence et cette attitude sont d'autant plus dangereux que le jour où la bourgeoisie sera parvenue, grâce à cette complicité, à étrangler ceci, elle s'atta-

chera de même façon à instaurer progressivement sa domination sur tous les travailleurs manuels et intellectuels aspirant à leur émancipation.

Pendant que la répression internationale se développe, tous les gouvernements se réclament de la « mode » démocratique.

La littérature moderne foisonne d'appels à la Paix.

La presse nous bourre le crâne avec des « Société des Nations », « Esprit de Locarno » et autres « Pactes Kellogg », pendant qu'on perfectionne et qu'on invente des moyens plus raffinés pour la prochaine « dernière ».

Des ligues se créent contre la guerre.

Dans les réunions et assemblées des

groupes d'avant-garde on vote des résolutions contre la guerre.

La « Libre Pensée » et la « Ligue des Droits de l'Homme » existent toujours.

Tout cela est évidemment intéressant, mais il serait pourtant également intéressant de savoir si nous revendiquons cette liberté d'opinion pour toutes les opinions et ces droits de l'homme pour tous les hommes. Si oui, il faudrait le dire franchement aux travailleurs, car il est certain et démontré par l'avertissement du 1er août, qu'il faudra tôt ou tard coordonner ces différentes volontés pour arracher le masque démocratique derrière lequel se cache le capitalisme international.

OBSERVER

NÉCROLOGIE

C'est avec une profonde émotion que nous apprenions le jeudi matin, 15 août, la mort de notre très estimé et sympathique camarade Emmanuel VAN EMMEN, gérant de la « Clicherie Bruxelloise » et membre fondateur de notre coopérative ouvrière « Les Arts Graphiques ». Il succomba à la suite d'une longue et pénible maladie professionnelle, à l'âge de 52 ans.

L'enterrement a eu lieu le vendredi matin 16 août au milieu d'un foule énorme d'amis et connaissances. Nombre de membres de toutes les sections de la Fédération locale du Livre avaient tenu également d'assister aux obsèques.

Il n'en pouvait pas être autrement, car Emmanuel était un de ces braves et modestes travailleurs qui, par sa bonté, sa justice et sa clairvoyance s'était créé un entourage pour lequel il ne ménageait ni son temps, ni sa santé lorsqu'on sollicitait un service de sa part.

Ce sera certainement une grande perte pour la coopérative « La Clicherie Bruxelloise », car Emmanuel l'ayant

créée et menée au point où elle est, ne vivait que pour elle.

Ceux qui l'ont connu là-bas, dans son trou de la rue St-Pierre et qui, après quelque vingt ans, ont vu sortir de terre l'immense immeuble que la coopérative occupe à présent rue du Houblon, savent fort bien que c'est surtout grâce à lui — et au détriment de sa santé — que ce résultat a été atteint. Et lorsqu'on lui objectait une raison de santé ou autre, il s'embarrassait de répondre avec fierté : « c'est pour procurer une pension à nos vieux clichés, que je le fais. »

Le Conseil d'administration des « Arts Graphiques » se joint à tous ses amis pour présenter à la famille éprouvée et tout particulièrement à sa veuve, son fils Charles et son frère Henri, ses plus respectueuses condoléances.

Et à la « Clicherie Bruxelloise », en remplacement de son regretté et trop tôt disparu gérant et administrateur, nous souhaitons de trouver un second Emmanuel.

Le Pèlerin de Moscou

Cinquante jours à travers la Russie Nouvelle

« L'U. R. S. S., il faut sans cesse le redire, pays hétéroclite et sur lequel le voyageur partial, qui ne veut voir qu'un côté des choses, peut mentir audacieusement tout en ne rapportant que des vérités. »

Luc Durtain

(Suite.)

LE FILM SOVIÉTIQUE

L'auto qui nous emportait vers la Leningradskoïe chaussée glissa sous l'arc de triomphe, laissant à sa gauche la gare Bielorusskii par où j'étais arrivé à Moscou. Une large avenue s'ouvrait devant nous, sorte de Champs Elysées, où les Moscovites font, l'été, leur promenade favorite : c'est la Leningradskoïe. Le vent y menait des rondes folles et nous jetait des paquets de neige fine au visage. L'auto vira et stoppa devant un édifice d'envergure : c'était le studio provisoire du Mesjrabpom.

Le cerbère du cén nous accrocha au passage, il fallait, pour pénétrer là, dûment remplir une fiche et la parapher en toute responsabilité. C'est que la guerre économique n'était pas encore terminée entre l'U.R.S.S. et le reste du monde.

Le large hall sur lequel donnait accès deux immenses salles était encombré de gaines de fils électriques dans lesquelles je trébuchai. Nous pénétrâmes dans une des salles, on y tournait des scènes de la « Maison de Glace », film monté par Eggert. Pendant que crépitaient les appareils d'éclairage, convergeant leurs feux sur un soldat dont les yeux s'épouventaient sur quelque horrible scène que je ne voyais pas, des artistes, en costume fin XVIII^e siècle, fumaient sous un toit de chaume, attendant leur tour; d'autres allaient et venaient parmi le désordre incroyable qui régnait dans ce studio...

Poudovkine m'expliqua que les ateliers du Mesjrabpom avaient été incendiés récemment et qu'il ne s'agissait ici que d'une simple improvisation, en attendant que les nouvelles installations soient achevées. Celles-ci seraient en tout point conformes aux exigences

d'une technique moderne. Les exploitations du Mesjrabpom ne sont, de loin, pas aussi importantes que celles du Sovkino. Parmi ses productions, il y en a cependant de toute beauté, comme « La Mère » de Gorki et la « Fin de St-Petersbourg », metteur en scène Poudovkine, d'un réalisme prodigieux. La production totale annuelle est de 18 films artistiques, historiques ou sociaux, quelques films de grand métrage pour la campagne et une dizaine de films moins importants de documentation, d'ethnographie ou de vulgarisation scientifique; 11 metteurs en scène assurent cette production, parmi lesquels Poudovkine, Prokhanoff, Eggert, etc.

C'était dans les sous-sols qu'étaient installés les ateliers, loges, réfectoire, cabinets de metteurs en scène, magasins, les innombrables services que nécessite un studio. Cela manquait en général de confort, mais il y régnait du haut au bas de l'échelle du personnel un esprit de collaboration admirable qui suppléait au manque de commodité. Les travailleurs de l'écran, depuis les metteurs en scène jusqu'au moindre des accessoiristes, étaient unis dans un même syndicat et étaient réquis par des conditions très intéressantes. La journée de travail était de 6 heures, il y avait généralement trois roulements par jour. Les règlements d'assurance sociale leur étaient appliqués comme à tous les autres travailleurs de l'Union. Le personnel y jouissait aussi de tous les soins médicaux et dentaires gratuits.

Comme il était d'usage, une « baba » au costume bariolé, tresses sur l'épaule, échappée à quelque scène d'un film, m'offrit le pâle « tchaï » et les petits gâteaux écoeurants de sucre, le tout accompagné du plus gracieux sourire et d'un petit discours — évidemment —

de bienvenue au nom de tous les « tavarichi » du cinéma.

Les premiers films russes que je vis en U.R.S.S. me furent montrés à Léninegrad, dans une petite salle de projection du Sovkino, sur l'ancienne Njewski prospekt. Ma « tolmatch » — qui n'était plus la fine « tavarich » Schlosberg, mais une bonne grosse maman — vint me prendre à l'hôtel. Au Sovkino on nous visionnera « Le Potemkine » et « Les Journées d'Octobre », deux films d'Eisenstein.

« Le Potemkine » est un navire de guerre, de la flotte de la mer Noire, dont l'équipage se mutine en 1905 et dont la courte épopée est une des pages les plus émouvantes de cet avant-propos de la révolution, qu'est le mouvement de 1905. On le voit, le thème n'a en soi rien de romanesque. Action collective, de laquelle ne surgira vraiment aucune figure qui puisse concentrer sur elle seule l'attention de l'esprit et des yeux. Et c'était là le côté admirable de ce film : son unité parfaite, son homogénéité absolue. Toutes les parties s'harmonisent, toutes visent à l'ensemble. Aucune vedette, aucune attraction : mais le déroulement naturel et combien dramatique d'un épisode réel, vécu. L'équipage, mécontent des sévices exercés à bord, mécontent surtout de la mauvaise qualité de la nourriture, se concerta et délègue quelques matelots pour formuler auprès du commandant supérieur les plaintes de tous. La scène de l'inspection de la viande, par le médecin du bord, est d'une vérité tragique. Pour briser l'audace de l'équipage, qui ose se plaindre, le commandant veut agir par la terreur. L'équipage s'obstine. Il y a refus collectif d'obéissance. Le commandant fait rassembler les hommes, cueille au hasard une douzaine de matelots. Il va « faire un exemple ». Sur le pont du cuirassé, les sacrifiés sont poussés vers le gaillard d'avant. Ordre est donné de les arrimer sous un prélat. L'épouvante commence... Cette masse humaine, qui grouille sous la toile, pendant que le peloton d'exécution fait ses lugubres préparatifs, dégage une émotion dramatique d'une intensité incroyable. Cependant, il n'y a dans le tableau

pas la moindre superfétation théâtrale. Mais la sensibilité, par le réalisme du drame, est tellement aiguë que le spectateur « vit » l'action. Et alors la révolte éclate, les supplications ayant été vaines. Cette partie comporte quelques « effets », notamment la lutte entre le principal fomentateur de la révolte et un officier. L'action se déroule en face d'Odessa. Le corps du héros est exposé sur les quais de la ville. La nouvelle des événements se répand rapidement. La foule afflue, une manifestation grandiose s'organise. La répression armée de même. La troupe charge et tue. Ici encore, il y a des scènes d'un réalisme suraigu. Des femmes, même élégantes, des enfants, des gens de toutes conditions, curieux ou manifestants, sont pris sous le feu des carabines et canalisés vers les escaliers qui descendent au port. La charge est foudroyante. Une mère promenant un enfant dans une petite voiturette s'est garée, espérant échapper au massacre. Vainement. Elle tombe comme d'autres autour d'elle. La fusillade continue. La voiture d'enfant, abandonnée, frappée de balles, s'ébranle sur les escaliers, dégringole et va bientôt s'écraser... tandis que les bataillons avancent, piétinent, broient, aveugles et insensibles...

Ce qui intensifie le drame dans le film social russe, c'est que le metteur en scène dispose de moyens dont il ne dispose guère en d'autres pays. Ici, il peut mobiliser la foule, l'armée, la marine : l'action puise sa force dans la participation totale, absolue du moindre des figurants. Un metteur en scène me racontait que dans des scènes d'émeutes, l'assimilation du rôle était tellement complète, que très souvent les blessés étaient nombreux, parfois même des morts. La reconstitution perd ici tout son factice théâtral pour redevenir de la « vie ». A ce point de vue, « Le Potemkine » est un des exemples les plus frappants.

« Les Journées d'Octobre » était un film surtout documentaire. Sorte de brochure filmée relatant et situant les événements d'octobre 1917. L'intérêt était accru par le fait que le metteur en scène avait parfaitement réussi à élargir son... exposé. Non seulement il a récapitulé en brèves visions les phases révolutionnaires à Léninegrad, mais il les a mis en

rapport avec toutes les situations locales de Russie, aussi avec la tourmente de la guerre et des aspects politiques et sociaux de nombreux pays étrangers.

Moscou, malgré ses 2 millions d'habitants, doit se contenter de 85 salles de cinémas. Il est vrai que là, le film débordait la salle de spectacle ; il pénétrait partout, on le retrouvait à l'école, à la caserne, au club, dans la... prison, mais oui, les prisonniers jouissaient — cela me fut affirmé à Lefortovo — d'une séance par semaine. Le cinéma s'insinuait encore dans le... théâtre, où il secondait éloquentement les acteurs. J'ai vu cela notamment chez Meyerhold, dans « La Fenêtre sur le Village ». Pendant que sur le « plateau » le soldat, revenu au village, racontait les prodiges de la motoculture, une charrue « chenille », au triple soc, éventrait la terre sur l'écran, sous le regard arrondi des paysans.

Il n'y a peut-être pas un pays au monde pour faire un effort pareil à celui de la Russie en matière de diffusion cinématographique. Ici le cinéma n'est pas surtout une affaire commerciale : C'est le plus éloquent des professeurs... Toute la vie rurale est immobilisée dans les pratiques les plus primitives, que ce soit pour le travail des champs, pour l'élevage du bétail, ou que ce soit au point de vue d'hygiène, de mœurs, les traditions les plus absurdes sont la règle et font obstacle à l'épanouissement de la raison. Qui portera la parole dans les isbas égaillées à travers ce vaste monde ? Qui fera les démonstrations nécessaires, qui empruntera les centaines de dialectes pour exoliquer la vie nouvelle ? Quel est l'infatigable apôtre qui prêchera l'Evangile du Progrès ? Le Cinéma ! Il n'est sans doute pas possible de doter chaque village d'appareils de projection, de films, de personnel technique. Fort bien. Les villages importants se cotisent pour en acheter un dont ils jouiront tour à tour.

Chaque chef-lieu de canton possède son cours de mécanique pour le cinéma et chaque volost (commune) y envoie au moins un candidat. Pour faciliter les acquisitions d'appareils, le Sovkino les fournit avec les accessoires avec un

crédit de 18 mois. Mais il s'en faut que les 4,248 cantons ou rayons de l'U.R.S.S. possèdent tous leur matériel cinématographique. Aussi organise-t-on des cinémas itinérants qui vont de village en village. Ce mode est d'ailleurs préféré par les paysans, parce que le cinéma vient chez eux. Il n'y a que dans les riches contrées de l'Ukraine où les paysans semblent préférer les installations stables.

En 1925, il n'y avait que 457 cinémas (itinérants ou stables) pour les villages.

En 1926, ce chiffre passait à 965 et au 1er avril 1927, il atteignait 1,443.

Le prix des places dans les villages est minime, outre qu'un grand nombre de billets sont donnés gratuitement aux pauvres. Les prix varient de 5 à 15 kopeks. Ce sont généralement le médecin, l'instituteur ou l'agronome qui développent le sujet traité par le film. La propagande ainsi effectuée dans tous les domaines est considérable. D'ailleurs, chaque film est accompagné d'une brochure explicative qui permet à des travailleurs, n'ayant qu'une faible instruction, de conduire des entretiens sur le sujet du film.

Il est prévu que dans le cours de ces trois années, tous les villages russes auront été visités par le cinéma. Les usines doivent préparer dans ce même laps de temps 6,379 cinémas itinérants et 288 stables d'une valeur totale d'environ 6,760,000 roubles. Il faudra également préparer un grand nombre de films. Le Sovkino se propose de tirer à cette fin 32,000,000 de mètres de film d'une valeur totale de 10 millions de roubles.

(A suivre.)

Jean DE BOE.

CAMARADES,

Les assemblées syndicales sont à nouveau négligées. A peine venons-nous de réaliser une revendication intéressante que chacun retourne à ses préoccupations strictement privées et abandonne à quelques camarades le soin de veiller à la bonne marche administrative de l'organisation.

C'est VOTRE syndicat, il existe par VOUS et pour VOUS; vous lui devez une fidélité constante. Il n'y a qu'à cette condition qu'il « eut être fort ».

Assistez tous régulièrement à vos séances.

PAIX INDUSTRIELLE

Depuis plusieurs semaines sévissait, dans le Lancashire, un lock-out de l'industrie textile. Motif : malgré l'accueil empressé des leaders des Trades-Unions à la « paix industrielle » du compère Mond, les ouvriers n'avaient pas voulu accepter (si l'on peut dire) une diminution de salaire de 12,5 p. c.

Dès le début du conflit, le gouvernement travailliste avouait son impuissance, abandonnant les centaines de mille lock-outés à la rapacité de leurs patrons. Parmi les dirigeants des organisations syndicales, il y eut de même beaucoup d'hésitation chez les uns, de velléité de soumission chez les autres. L'issue de la lutte n'était pas douteuse. Elle jette une lumière aveuglante sur la politique syndicale de collaboration et de nationalisme qui fleurit outre-Manche.

La cour d'arbitrage qui avait été constituée pour trancher le différend vient d'accorder pleine satisfaction aux patrons. Les salaires seront donc diminués de 12,5 p. c. à partir du 8 septembre.

Ici encore, la cause de cette situation réside dans le recul continu des cotons anglais sur le marché international. Ils ne parviennent pas à tenir en échec leurs nouveaux concurrents; d'autre part, la demande en textile des Dominions se fait de moins en moins importante, ceux-ci développant leur propre industrie. Les Anglais espèrent qu'en diminuant les salaires, ils pourront réduire le prix de leurs produits d'exportation. C'est la rationalisation à rebours, celle contre laquelle nous aurons à lutter bientôt à notre tour.

Nous nous souviendrons de la leçon de la cour d'arbitrage du Lancashire, et nous n'aurons garde de recourir à pareil jeu de dupe. Il n'y a qu'un moyen pour tenir le patronat en respect : la lutte. Nous ne l'oublierons pas.

Rappelons que notre syndicat s'est toujours prononcé contre les organismes d'arbitrage en matière syndicale, sachant que les rapports de classes ne sont basés ni sur la justice ni sur le droit, mais sur la force. Elle seule peut influencer les conditions de vie des travailleurs.

LE MENSONGE FORDISTE

Depuis de longs mois, la presse s'ingénie à faire passer la formule fordiste comme propre à résoudre le conflit des classes, donc l'existence du paupérisme. La formule est simple : créer l'acheteur en lui fournissant les moyens d'acheter. Et, pour peu que l'on soit de nature crédule, on est bientôt convaincu que, dans la patrie du fordisme, les travailleurs possèdent tous leur auto, leur piano, leur salle de bain, leur cottage, leur compte en banque, etc., etc., toutes choses qu'ils peuvent acquérir grâce aux salaires plantureux qui leur sont donnés, lesquels plantureux salaires leur sont donnés parce qu'avec ceux-ci ils achètent auto, piano, salle, etc., etc., créant ainsi une ère de prospérité inouïe pour l'industrie.

Comme toutes choses venant d'Amérique, celle-ci est miraculeuse. Malheureusement, à part le « Graf-Zeppelin », il y a de temps à autre des témoins qui traversent l'Atlantique. Et la vérité est une toute autre histoire. S'il est vrai que, dans certains centres et pour certaines professions, on trouve des travailleurs jouissant d'une existence confortable, la grande, l'immense majorité subit la médiocrité universelle des prolétaires. La dureté des lois sur l'immigration, l'insécurité matérielle de l'étranger, le mélange des races, la répression sanglante de la police ou des troupes fédérales, l'organisation formidable des briseurs de grève, le chômage considérable, font que la lutte syndicale y est très difficile, surtout pour le manoeuvre, spécialisé ou non, qui forme l'écrasante majorité du prolétariat américain. Celui-ci connaît les taudis, la dénutrition, l'épuisement, la misère comme son frère d'Europe.

Le fordisme est un mensonge accredité par une publicité habile. Le capitalisme, américain ou autre, n'a pas de formule salvatrice pour les travailleurs.

Seule, une société basée sur l'égalité économique et la fraternité, peut résoudre le problème du bonheur.

J. D. B.

COIN DES JEUNES

Faisons payer les cours par les patrons

Le capitalisme belge jouit actuellement d'une grande prospérité économique qui tient surtout à deux grands facteurs : monnaie dépréciée; salaires parmi les plus bas du monde.

La bourgeoisie belge ayant à ses côtés un parti socialiste liant de plus en plus l'intérêt de la classe ouvrière avec celui de la bourgeoisie.

Une Commission Syndicale (organisme dirigeant du mouvement syndical) sous la tutelle du parti socialiste, qui a mis comme premier point à son programme : défense nationale.

Ce parti gouvernemental comptant des hommes d'affaires remarquables, contrôlant par l'intermédiaire de la « Banque du Travail » tout un réseau industriel, des concessions coloniales.

On comprend dès lors la politique syndicale dans les grèves de ces socialistes d'affaires.

La bourgeoisie belge comprend que pour soutenir la lutte sur le marché mondial, pour prolonger sa prospérité industrielle et financière, il faut qu'elle organise sa production plus rationnellement. Avec sa politique de bas salaires, elle a besoin d'une main-d'œuvre spécialisée. Elle veut améliorer sa production, travailler plus vite, et diminuer ses prix de revient sur le dos des travailleurs.

À côté du Comité Central Industriel qui organise la lutte contre les salaires, un Conseil Supérieur de l'Enseignement technique a été constitué, ayant pour tâche d'améliorer l'enseignement professionnel, de le rendre obligatoire.

Dans les milieux réformistes aussi on s'occupe du problème, pour améliorer la situation... de l'industrie, pour l'avènement du jeune ouvrier.

Cette position ne peut nous étonner de la part de ces « constructivistes » acharnés. Pour nous, pourtant, la question se pose autrement. La classe ouvrière améliorera-t-elle sa situation par la lutte organisée pour de meilleurs salaires, pour le renversement du capitalisme ou par la collaboration avec la

bourgeoisie dans sa politique de consolidation, de rationalisation n'ayant qu'un stimulant « la recherche du profit ».

Les camarades typographes nous ont donné l'exemple que ce n'est que par la volonté de lutte que les patrons cèdent.

Il faudra mener une lutte acharnée contre les « marchands d'illusions ». Nous ne sommes pas des adversaires de l'Enseignement technique, mais si la bourgeoisie veut l'améliorer, qu'elle en paie les frais. Qu'elle n'essaie pas d'égarer la jeunesse ouvrière de son devoir de classe en l'obligeant de suivre des cours après les heures de travail.

Soutenir l'Enseignement technique en dehors des heures de travail, c'est soutenir la politique d'exploitation capitaliste.

Il faut que les jeunes s'organisent à l'école, que dans les ateliers, ils font comprendre à leurs camarades adultes la nécessité de la lutte pour les heures de cours comprises dans les heures de travail et payées par les patrons.

FRANCIS.

AUX JEUNES DU LIVRE

CAMARADES.

Votre devoir et votre intérêt vous obligent de suivre de très près l'orientation du syndicalisme. C'est votre avenir professionnel qui est en jeu. Au cours des réunions du « Creuset » se débattent tous les problèmes qui touchent à la vie ouvrière et principalement ceux qui concernent les jeunes.

En dehors de toute considération politique, le « Creuset » est le véritable groupement syndicaliste révolutionnaire auquel vous devez adhérer si vous voulez intervenir concieusement dans les luttes ouvrières.

Nous vous invitons fraternellement à assister à notre prochaine séance, vous vous rendrez compte du caractère véritable de notre cercle.

CHRONIQUE LIÉGEOISE

LA PRESSE!...

Depuis un siècle est née une force inéluctable... une force à laquelle rien ni personne ne résiste.

Aujourd'hui, une force anonyme conduit les peuples et, quand on oublie cette force, on oublie tout...

Ce qui, de nos jours, conduit le monde, c'est l'opinion!...

Or, l'opinion, on la fait, et ce qui la fait, c'est la presse!...

La presse d'aujourd'hui, centre de tout... force de tout... condition de tout...

On comprend dès lors que la presse, comme les langues d'Esopé, est devenue la meilleure ou la pire des choses, suivant qu'elle est utilisée pour le bien ou pour le mal.

C'est elle qui prépare, qui forge les esprits.

Il suffit d'acheter un journal à ténacité — et ils le sont tous — pour se convaincre que chacun a le monopole exclusif de la vérité et de l'honneur.

Rappelez-vous les derniers krachs retentissants : voyez les journaux financiers. Voyez même les neutres.

Sur la foi d'une dépêche d'annonce, vers la mi-juillet, on arrête à Bruxelles un ancien conseiller provincial communiste; et l'on s'empresse, non point de lui donner ses qualités politiques, on lui donne ses qualités privées : « Un sieur V. de B..., ancien président de la section typographique de Bruxelles! »

Qu'est-ce que cela avait à voir avec les incidents du consulat de Chine? Qu'est-ce que ces mots : « ancien président » voulaient dire?...

Je vous le disais bien, la presse, comme la langue d'Esopé, est la meilleure ou la pire des choses.

L'esprit du mal ne s'est pas seulement emparé de la grande presse quotidienne; elle s'est infiltrée partout, même dans les revues professionnelles.

Depuis plus d'un an, nos sections sont envahies par une revue déversant sur quelques membres actifs de Bruxelles ses torrents de haine.

Nous ne pouvons mieux la caractériser que par cette phrase cruelle, mais

juste, de Louis Veuillot, le grand publiciste du siècle dernier : « Le poison le plus actif et le plus durable, c'est la plume dans des mains sales. Avec cela on gâte un peuple, on gâte un siècle. Il s'écrit aujourd'hui des choses qui lèveront en semence de crimes ».

Les sections de province sont loin de la capitale : elles n'entendent qu'une cloche, qu'un son, et ainsi, petit à petit, elles haïssent ceux qui se dépensent sans compter, non seulement pour la section-mère, mais pour toute la Fédération Typographique Belge.

« Allez!... Enseignez!... », disait le premier militant à ses apôtres, « mais soyez justes, bons, dites-leur la vérité, rien que la vérité! »

Ces paroles sont de mise aujourd'hui comme il y a dix-neuf siècles.

Les journaux syndicalistes ne doivent point être bourrés de microbes nullulants. Ils doivent tous tendre leurs efforts pour enseigner et former des troupes expérimentées pour les assauts futurs contre le patronat.

TELESCOPE

NOTRE COOPERATIVE

Les Arts Graphiques

C'était le 22 juin 1926 que notre imprimerie entra en activité, voilà donc un peu plus de trois ans.

Depuis nous avons fait du chemin.

Ceux qui visitèrent, à ce moment, nos ateliers, purent se rendre compte que le matériel en était plus que modeste et pas des plus modernes : une petite presse, une vieille pédale, un atelier de typographie assez copieux, mais suranné, formaient le gros de l'affaire. Il devait cependant nous permettre de tirer de notre œuvre le plus d'avantages possibles. Ce modeste matériel fut confié à 2 typos, 1 conducteur et 1 margeur. Et voici, qu'après trois années d'exploitation, le personnel se compose : d'un di-

recteur-gérant, 3 linotypistes, 3 typos, 1 conducteur, 2 margeurs, 1 pédaliste, 2 brocheuses et deux jeunes gens (soit 15 ouvriers), ce qui fait que le personnel a été quadruplé. Et c'est là une grosse promesse pour l'avenir.

Mais pour occuper ce monde il a fallu moderniser et augmenter le matériel initial, ce fut d'abord une machine à composer, à trois magasins, puis une seconde, à deux magasins, enfin une machine à imprimer, de la dernière perfection, à tirage rapide. Un beau matériel d'affiche a été acheté afin de pouvoir concurrencer dans cette spécialité les meilleures maisons de la place. Le matériel typographique a également été augmenté et modernisé. Si bien que la valeur de notre coopérative a presque été décuplée!

On comprendra que tout cela a demandé de sérieux efforts et que c'est grâce aux connaissances techniques et à la ténacité de tous ceux qui y travaillent qu'on est parvenu à un tel résultat.

Cependant, ces derniers temps, nous avons été obligé de renoncer momentanément à une importante clientèle qui par l'irrégularité de ses paiements pouvait mettre notre œuvre en péril. Cette mesure a eu pour effet de diminuer sensiblement notre travail.

Or, il importe que pour faire face à ses lourdes obligations, notre coopérative travaille à plein rendement.

Nous faisons donc appel à tous nos coopérateurs, ainsi qu'à tous nos amis, du Livre ou non, pour qu'ils nous aident à nous procurer des commandes. Avec une clientèle saine et suffisante notre œuvre se développera rapidement.

Nous sommes outillés pour exécuter tous travaux d'imprimerie et principalement des journaux, brochures, périodiques, affiches, etc., auxquels nous apportons toujours les meilleurs soins.

L'effort qui a été fait ces trois dernières années et qui a déjà donné de si beaux résultats, doit se continuer et s'amplifier. Nous vous demandons de bien vouloir nous y aider.

UN ADMINISTRATEUR

La Science au service de la Guerre

Sous ce titre l'excellente revue « Monde », publiait dans son numéro du 1er juin dernier, l'article qui suit :

Quelles sont les plus belles découvertes des temps modernes? On répond habituellement : La télégraphie sans fil, la télévision, la télémechanique.

Mais si l'on savait comment on peut utiliser ces trouvailles miraculeuses, peut-être préférerait-on encore qu'elles ne fussent pas inventées... Jugez plutôt :

Tout le monde connaît le principe de télévision. Rappelons-le brièvement : un fragment de sélénium par exemple, a une résistance électrique plus ou moins grande suivant qu'il est plus ou moins éclairé. Donc, si nous mettons en circuit fermé un ampèremètre, une batterie de piles et une cellule de sélénium, nous pourrions constater que l'intensité du courant est d'autant plus forte que le sélénium sera éclairé plus vivement.

Et voilà comment les Américains utilisent cette remarquable propriété : Mettons, à l'avant d'un navire léger mû électriquement par de puissantes machines, deux systèmes optiques — disons deux loupes pour simplifier — derrière lesquels seront placées des cellules de sélénium, ces cellules sont chacune dans un circuit comprenant des accumulateurs et une dynamo actionnant le gouvernail.

Que va-t-il se passer si, d'un autre bateau nous éclairons cette embarcation à l'aide d'un projecteur? Si nous l'éclairons juste de face, les deux cellules de sélénium seront éclairées juste autant l'une que l'autre; les deux circuits distincts dans lesquels elles se trouvent seront parcourus par deux courants d'égale intensité. Les deux dynamos ayant alors une action égale et contraire sur le gouvernail, celui-ci restera dans l'axe de l'embarcation qui viendra donc droit sur nous.

Et si, lorsque nous l'éclairons, l'engin est oblique par rapport à nous, s'il pointe à notre gauche par exemple, on comprend de suite que son « œil » gau-

che recevra plus de lumière que son « œil » droit. L'intensité de son circuit gauche va donc être plus grande; et comme le moteur relié à ce circuit tend à amener le gouvernail vers la gauche, le petit navire va aussitôt « virer à bâbord » et se remettre face à nous (position à laquelle il va s'arrêter de virer puisqu'alors les éclairissements, donc aussi les circuits, seront égaux en intensité, ce qui implique la position normale du gouvernail).

Supposez-vous maintenant pendant la prochaine guerre. Vous vous trouvez sur un bateau marchand, possédant juste un petit canon, vous faites la rencontre du petit engin ci-dessus, cet engin a été bourré d'explosifs et lâché en liberté sur la mer. Il vient vers vous... que faire? il fait nuit. Votre lourd navire ne se tourne pas assez rapidement pour éviter le danger. Une seule solution : couler cet ennemi mécanique d'un seul coup de canon... oui, mais pour viser, il faut l'éclairer, et c'est le meilleur moyen de l'attirer plus sûrement à vous.

Vous direz : il n'y a qu'à éteindre tous les feux (ce qui, en mer, n'est pas sans danger) et appeler de l'aide par T.S.F. Si vous pensez à tout, les Américains y ont pensé avant vous : un dispositif simple fait que tout signal de T.S.F. est un appel du petit engin, même s'il n'est pas en vue!

Deux « cadres » faisant entre eux un certain angle sont aussi situés à l'avant de l'engin. Suivant l'obliquité de son axe par rapport au navire émetteur, ce sera l'un ou l'autre cadre qui captera plus d'ondes. L'énergie ainsi captée, par un relai télémechanique analogue au précédent, tournera le gouvernail dans la position convenable pour vous atteindre.

Ainsi, tout S.O.S. n'est qu'un appel de ce destructeur implacable. Que reste-t-il à faire? Se laisser couler?

Voilà l'appareil qu'on met actuellement au point pour la prochaine guerre. Quelques-uns de ces engins seront lancés sur mer dans la direction des lignes de commerce maritime de l'ennemi. Après avoir erré un peu, un de ces monstres d'acier recevra une communication télégraphique envoyée par un cargo inoffensif et filera aussitôt à sa

poursuite de toute la vitesse de ses puissants moteurs, sans que rien ne puisse le détourner de son œuvre de mort...

Les initiés d'Egypte étaient des savants. Mais avant d'admettre un nouvel étudiant parmi eux, ils lui faisaient subir un examen moral... et non des moindres. Les secrets de la science étaient réservés seulement à ceux qui en pouvaient faire bon usage.

Et si un savant en faisait mauvais usage ou donnait assez de renseignements à quiconque pour qu'il s'en puisse mal servir, il était immédiatement puni de mort pour éviter le retour de pareil accident.

Si nous en faisons autant chez nous?

Roger FRETIGNY.

Convocations

Nous prions instamment nos camarades d'assister à la prochaine séance du « Creuset » qui se tiendra le *Dimanche 8 septembre*, à 9 h. 30, au local « Au Lion d'Or », 23, place St-Géry. A l'ordre du jour : Examen des mesures pratiques pour la mise en application de la revendication des jeunes: «les heures de cours professionnels incorporées dans la journée de 8 heures.»

La séance suivante aura lieu à la même heure et au même local le *Dimanche 6 octobre*.

Nos Promenades

Le « Creuset » organise le DIMANCHE 15 SEPTEMBRE, une promenade à Linkebeek et Beersel.

Rendez-vous à la gare du Midi, au terminus du tram 9, à 10 h. 30 précises. Tram jusqu'à la gare de Calevoet. Déjeuner à Linkebeek. Promenade jusqu'à Beersel.

Souhaitons que le soleil nous dispense ce jour-là quelques bons rayons pour notre promenade qui sera probablement la dernière cette année. Tous nos camarades voudront y participer, comme nous les y invitons fraternellement.

NOTRE CONCOURS d'Abonnements

Comme nous le signalions dans notre numéro précédent, nous devons faire un effort pour augmenter le nombre de nos lecteurs abonnés.

Ceux-ci, par l'effet de la régularité, constituent pour les camarades qui ont la charge de faire paraître mensuellement ce bulletin, l'appui le plus certain.

En vue d'atteindre cet objectif, le « Creuset » a décidé d'organiser un concours d'abonnements destiné à tous les travailleurs syndiqués, et sur les bases de notre concours antérieur. A savoir :

A partir du mois de juillet et jusqu'à la fin de décembre, un classement sera effectué entre les camarades, selon le nombre de nouveaux abonnés qu'ils nous rentrent;

Après la clôture du Concours, le classement sera porté à la connaissance des intéressés qui seront invités à choisir dans le lot de prix ci-contre.

La discrétion la plus absolue sera observée entre les participants.

« Creusotins », abonnés actuels, il faut que chacun de vous se pénétre de l'idée que notre bulletin est une arme de propagande syndicale indispensable. Depuis plusieurs années vous avez pu suivre notre travail et vous êtes à même de juger si nous méritons votre confiance et votre dévouement. Cette confiance vous devez la témoigner en contribuant, dans la mesure de vos moyens, à consolider la position de notre journal.

FAITES-NOUS DES ABONNES!

Prix / intéressants

2 diction. Larousse

5 « A l'Ouest rien de Nouveau »...

1 « Le Feu »...

1 « La Guerre des Gaz »...

Le Concours est ouvert depuis le mois de juillet et se terminera fin décembre.

Les abonnements nouveaux, accompagnés de leur montant (5 fr. l'an) peuvent être adressés au local, 23, Place St-Géry, à Jean De Boe, 139, avenue des Archiducs à Boitsfort ou simplement confiés à tout membre du « Creuset » qui nous les fera parvenir.

La Poubelle liégeoise



LA COMEDIE CONTINUE...

Le sympathique maire dont nous avons parlé dans notre dernier numéro se déclare... unitaire?!...

— Dame, il va fort!

— Oui, mais à sa façon, l'unité, tout l'unité, rien que l'unité : c'est lui, rien que lui tout seul.

Il le dit aux Arcades, il le clame devant son personnel, le crie aux sceptiques!

Comédien, va! S'il n'était de Paris, on croirait qu'il vient de Marseille!

RECLAME A LA BARNUM!...

Le dernier numéro de « L'Effort » consacre une demi-page d'annonce à une firme de la place de Liège.

Certains confrères de Liège nous demandent d'insérer la suivante. Pour des raisons énumérées maintes fois, nous regrettons ne pouvoir y donner suite. Nous en donnons toutefois le texte à titre de renseignement :

« 450 typos, syndiqués, la plupart diplômés, tous spécialisés dans tous les genres de travaux, au courant des tendances actuelles, anciennes et autres, cherchent emploi stable, à un salaire intéressant. Inutile de fournir documentation, la pratique et les leçons de l'Ecole de Typographie leur permettant de répondre à toute demande raisonnable ».

DEVINETTE

Pourquoi au journal « La Meuse » a-t-on donné le surnom de Roi Soleil à un chef de service?...

— Parce qu'il y est chef de la cliche-rie?... qu'il y fait chaud comme en enfer?...

— Non, vous n'y êtes pas!...

— Parce qu'il est de Versailles?... ou des environs?...

— Non, pas encore!...

— Langue au chat.

— Parce que, pour tous, c'est le plus grand « des astres » (désastre).

ENCORE UN DECORE!...

Une grande effervescence a régné le 22 juillet à l'imprimerie Bénard. Sous l'habile direction du chef de protocole P..., une grandiose réception fut organisée en l'honneur de notre ami Max J... A l'occasion des brillants services rendus à la Mutualité patronale, Max reçut, outre une décoration de deuxième classe, de magnifiques cadeaux.

A l'heure du champagne, des discours furent prononcés par le directeur, les administrateurs et des membres du personnel.

Le clou de la fête fut un ballet allégorique, dansé par toutes les « marchieuses ». Celles-ci, munies de palmes, entouraient le héros de la fête.

Celui-ci, très touché, voulut remercier; mais, étreint par l'émotion (de bon prétexte), il ne put articuler un mot. Cela ne l'empêcha pas de les embrasser toutes.

Il m'a confié qu'une seule ombre figurait au tableau : Par raison d'économie, elles « jouaient » en costume de travail, alors que Max aurait voulu les voir dans le costume cher à Joséphine Backer.

Veinard de Max, va! Toutes les félicitations du « Créuset ».

L'ART WALLON

Le gouvernement vient de signer un engagement avec notre fin diseur Arthur Julien-Louis pour la mise à l'étude d'un cramignon Congolais à faire exécuter en 1930 par la Société des Bédas (local Deux Sorts).

Interviewé par un correspondant du « Créuset », le sémillant artiste a reconnu les faits, mais a déclaré qu'il ne pourrait fournir son œuvre qu'après s'être rendu au Katanga pour faire une étude sur la maladie du sommeil.

Il croit qu'atteint de cette maladie, ses auditeurs pousseront des ronflements tellement sonores que la musique en sera étouffée.

Qui vivra, verra!...

